

escape

Agence Nationale de la Recherche

ANR

2012

Synthèse de l'atelier ECRIS Niakhar et Podor, Sénégal



Richard Lalou

Charles Grémont

LPED

09/2012



Institut de recherche
pour le développement



Introduction

L'atelier ECRIS¹, réalisé sur le site de Niakhar, du 3 au 6 avril 2012 a réuni une douzaine de chercheurs venant des sciences sociales (anthropologie, socio-démographie, géographie, économie, histoire) de l'agronomie et de la climatologie.

La mission dans la moyenne vallée du fleuve Sénégal, à Podor, du 9 au 14 avril, a été réalisée par une équipe plus réduite, de quatre chercheurs au total, uniquement des sciences sociales.

L'objectif de ces deux enquêtes était le même : faire une première collecte de données qualitatives sur la perception des changements climatiques et environnementaux, sur les évolutions des systèmes de production et des formes d'organisation sociale. L'étude de deux terrains différents, à partir d'un questionnaire commun, devait nous permettre de caractériser la diversité des situations et des stratégies d'adaptation / d'innovation développées par les familles d'agriculteurs, d'éleveurs et d'agro-éleveurs.

Les méthodes d'enquêtes utilisées à Niakhar et à Podor étaient sensiblement les mêmes : les enquêteurs, individuellement ou par petits groupes, réalisaient des interviews pendant la journée et se retrouvaient le soir même pour échanger et confronter leurs expériences et leurs données. Il s'agissait là d'une première phase de la recherche, sensée « faire le tour » des thématiques et des questions abordées, afin de dégager des premières orientations problématiques et de cibler les prochaines enquêtes qui seront menées à titre plus individuel et sur des périodes plus longues. Les différences les plus notoires entre ces deux enquêtes menées successivement, résidaient dans le nombre de chercheurs impliqués (douze puis quatre), et dans le caractère très interdisciplinaire affiché à Niakhar.

Pour l'enquête ECRIS à Niakhar, cinq équipes de 2 ou 3 chercheurs ont été constituées pour investiguer par entretiens individuels les stratégies d'adaptation au changement global (économique et environnemental) de cinq groupes socio-professionnels. Ces groupes étaient :

- Les éleveurs (troupeaux et embouche) ;
- Les producteurs de pastèques ;
- Les producteurs de Sanyo et autres « nouvelles » variétés de mil ;
- Les sylviculteurs (producteurs de bois) et les professions extra-agricoles ;
- Les acteurs institutionnels (services de l'Etat, les chefs de village, les associations, les structures de crédits...).

Ces groupes ont été définis à partir des connaissances déjà acquises sur le milieu.

¹ ECRIS : Enquête Collective Rapide d'Identification des conflits et des groupes Stratégiques. Voir T. Bierschenk et J.-P. Olivier de Sardan (1994).



Village de Djohin, Arrondissement de Niakhar

Pour les enquêtes menées à Saint-Louis² et à Podor, les quatre chercheurs ont d'abord rencontré ensemble des cadres de la SAED (Société Nationale d'Aménagement et d'Exploitation des Terres du Delta du fleuve Sénégal et des Vallées du fleuve Sénégal et de la Falémé), organisme d'Etat impliqué depuis les années 1960 dans toute l'organisation de la culture irriguée dans le Delta et la vallée du fleuve Sénégal, ainsi que le chef et les notables de N'Diawara, village dans lequel, et autour duquel, se sont déroulées les enquêtes. Puis, comme à Niakhar, des « groupes stratégiques » ont été identifiés :

- Les agriculteurs privés ;
- Les agriculteurs travaillant au compte de la SAED ;
- Les éleveurs ;
- Les responsables de l'eau ;
- Les travailleurs saisonniers ;
- Les producteurs de patates douces.

Et les chercheurs ont réalisé plusieurs entretiens avec des personnes (ou petits groupes de personnes) représentatifs de ces différentes activités et positions au sein des systèmes de production.

A Niakhar comme à Podor, l'attention était ciblée sur les activités agropastorales innovantes, développées en réponse aux changements globaux. La méthode a donc été interdisciplinaire (à Niakhar surtout), interactive et itérative. Elle a permis, à chaque restitution collective, d'affiner les questionnements ou de préciser les thèmes à documenter.

Dans l'ensemble, l'atelier interdisciplinaire ECRIS et les enquêtes réalisées à Podor ont permis un premier diagnostic des stratégies d'adaptation des agriculteurs et des éleveurs face au changement

² St Louis ne faisait pas partie de la zone d'enquêtes proprement dite, mais c'est là que se trouve le siège de la SAED.

environnemental et économique (sur le long et le court terme). Sans que nous puissions mesurer l'importance des phénomènes observés, nous pouvons déjà faire le constat d'une réactivité et d'une flexibilité de certains types de paysans et d'éleveurs.

L'atelier ECRIS mené à Niakhar semble indiquer que les exploitants ont une plus grande capacité d'adaptation lorsque certaines conditions existent : possessions des terres en nombre suffisant pour produire de cultures commerciales (autres que l'arachide) et un troupeau de bovins pour mettre en stabulation des taureaux.

Au niveau de la moyenne vallée du fleuve Sénégal, les réponses aux grandes sécheresses des années 1970 et 1980 ont été largement à l'initiative de l'Etat (SAED), avec la réalisation de grands périmètres irrigués. 22 000 hectares sont aujourd'hui aménagés et gérés par la SAED dans le département de Podor. Et de nouveaux aménagements sont en cours de réalisation³. Les exploitants ont alors vécu une véritable révolution agraire dont les effets sont peut-être d'avoir déplacé les risques, des aléas climatiques vers ceux d'une économie de plus en plus monétarisée et dépendante de la demande et des cours du marché (riz, oignons, tomates principalement). Et, dans le même temps, les éleveurs ont du changer leurs terrains de parcours, car l'essor des périmètres irrigués a engendré une diminution et un morcellement des espaces pastoraux.



Périmètre en préparation, village de N'Diawara, département de Podor

³ Pour information, la SAED dispose d'un SIG qui couvre toute la vallée du fleuve, de St Louis à Bakel. Tous les aménagements sont ainsi cartographiés et mis à jour régulièrement. Une base de données socio-économique recense également l'ensemble des activités pratiquées dans la vallée depuis 1998. Des études spécifiques sur les cultures de décrû, par télédétection, ont aussi été réalisées de 1998 à 2002. Elles ont été arrêtées par manque de moyens (financiers).

Attention, les informations qui suivent proviennent d'observations exploratoires et doivent donc être vérifiées par des recherches plus approfondies.

Le changement climatique : perceptions et impacts

- Les agriculteurs ont conscience des **tendances longues** (diminution des pluies, sécheresses) et des **variations interannuelles du climat**. La perception des changements sur le long terme s'exprime généralement à partir de marqueurs forts dans le paysage : disparition de végétaux (espèces d'arbre), d'animaux ou des mares temporaires, apparition d'espèces invasives comme le *strigua* qui se répand sur les terres pauvres et sèches. De nombreux interlocuteurs racontent qu'*avant*, le paysage était plus « sombre », car nettement plus feuillu. La réduction des jachères, voire leur disparition, dans certaines zones, est aussi un facteur énoncé pour expliquer le recul de la forêt.

Une autre indication du changement climatique pourrait être la disparition des jardins maraîchers. Plusieurs personnes interrogées rapportent ainsi, qu'avant 1970, toutes les familles de la zone de Niakhar bénéficiaient d'un petit bout de jardin maraîcher. Mais ce phénomène renvoie aussi à d'autres causes, comme, par exemple, la salinisation des sols...

Toutefois, les personnes interrogées relèvent aussi, pour la plupart d'entre elles, une hausse de la pluviométrie depuis ces dix dernières années. Mais elles déplorent aussitôt la répartition très irrégulière des pluies au cours de la saison (plus d'eau en moyenne, mais concentré sur un laps de temps plus court). Les gens parlent ainsi de fortes pluies qui alternent avec des « poches de sécheresses ». Dans la vallée du fleuve, l'augmentation des pluies et des températures se traduit par une augmentation du risque parasitaire. Et les cultures maraîchères se trouvent les plus exposées.

- **Dans la zone de Niakhar**, un signe de l'intégration de cette connaissance dans les pratiques culturelles, pourrait être la reprise, timide (?), de **la culture du *sanyo*** (espèce de mil tardif, à cycle de 120 jours) et peut-être du maïs à cycle court (?). Cependant, ces changements agricoles restent fragiles ; 2011 fut une mauvaise année⁴ (moins à cause de la quantité de pluie tombée que de sa répartition) notamment pour l'arachide et le *sanyo*.

Pour les paysans, **le mil hâtif** (cycle court de 80-90 jours) est une ancienne culture vivrière de base, qu'il faut avant tout sécuriser (champs de case). Elle fait donc rarement l'objet d'une innovation et d'une prise de risque. L'espèce la plus souvent citée est le *sunaa*, dit « *essayma* ». Un type apparemment nouveau de *sunaa* pourrait être cultivé par quelques producteurs (à Sob) : le « *guiss* ».

- **Dans la vallée du fleuve**, les cultures de décrue, comme le sorgho, semble réapparaître également en certains endroits.

⁴ Dans l'ensemble des pays de l'UEMOA, les productions céréalières ont diminué en 2011 d'environ 20% par rapport aux années précédentes (chiffres à préciser pour le seul Sénégal).

Les contraintes d'accès à la terre et aux ressources naturelles : une combinaison de nombreux facteurs

Les agriculteurs indiquent le **manque de terre et la dégradation des sols** comme les facteurs les plus contraignants ; les facteurs climatiques n'étant pas (ou rarement) déclarés comme fortement gênants (pas d'évocations spontanées). Le manque de pluies est en effet souvent exprimé en termes de « risque intégré ». L'abandon de la jachère, l'absence du bétail sur le terroir et l'intensification des cultures sont des causes importantes de la dégradation des sols. Certains agriculteurs ont néanmoins exprimé les liens entre une bonne pluviométrie et une meilleure qualité des sols (plus de biomasse du couvert végétal et un plus de fertilisants naturels).

Sur le terroir de Niakhar, de fortes disparités ont déjà pu être observées. Parmi les exploitants rencontrés, les moins bien lotis ne disposent que deux ou trois parcelles et ne cultivent que du mil. L'un d'entre eux déplorait n'avoir rempli qu'un demi-grenier l'an dernier ! Nombreux aussi sont ceux qui n'ont même pas de parcelle pour eux-mêmes et se retrouvent obligés d'en emprunter à des parents ou voisins. Mais ces prêts de terre exposent le propriétaire à un risque, surtout depuis la loi de 1996 qui stipule que celui qui exploite la terre pendant plus de deux ans peut en disposer. Des prêts de terres peuvent ainsi parfois se transformer en situation de changement de propriétaire...

La transmission des terres par héritage est un moment particulièrement important dans la production et la reproduction des inégalités sociales... Cette question devra être approfondie au cours des prochaines enquêtes.

Dans la vallée du fleuve, les terres gérées par la SAED ont commencé à être privatisées dans les années 1996-97⁵. Depuis lors, cet organisme d'Etat se cantonne de plus en plus à un rôle « d'appui-conseil ». Mais les exploitants ne bénéficient pas pour autant de titres fonciers. Ils n'ont que des baux sur une période de 99 ans. Et, l'obtention de ces baux peut prendre beaucoup de temps et nécessite des démarches administratives contraignantes. Plus généralement, la Communauté rurale octroie une ou des parcelles à un exploitant, sans titres particuliers. Il faut alors que la terre soit exploitée au moins dans les deux ans, au risque, sinon, d'être récupérée par la Communauté rurale et redistribuée à quelqu'un d'autre.

Certains enquêtés relient également le manque de terres à la pression démographique et aux droits de succession sereer ; ces derniers étant, semble-t-il, moins inégalitaires que le droit d'aïnesse (= droit coranique ?), également en usage.

Des entretiens menés dans la vallée du fleuve Sénégal indiquent que les riziculteurs, pour certains, ont intégré le changement récent des températures dans leur calendrier des travaux agricoles. Le prolongement des températures froides décale les labours.

Les stratégies d'adaptation au changement global, leurs limites et leurs effets pervers

- Les possessions d'une superficie suffisante de terres cultivables et de qualité et d'un troupeau de bovins définissent, en partie, les agriculteurs aptes à s'adapter et à profiter des opportunités offertes par les conditions environnementales et économiques nouvelles. De

⁵ Cet organisme d'Etat se cantonne de plus en plus à un rôle « d'appui-conseil ». Elle a donc de moins en moins d'attributions...

nombreux exploitants rencontrés dans la zone de Niakhar arrivent ainsi à combiner plusieurs activités comme la culture du mil, de l'arachide, de l'exploitation forestière, un troupeau en transhumance et des taureaux en embouche dans leur concession. Un système agraire parfaitement intégré, en somme.

- La meilleure pluviométrie, quand elle se prolonge sur plusieurs années, pourrait avoir un effet d'atténuation sur les vulnérabilités économiques (meilleures récoltes des cultures vivrières, possibilités de vendre du mil), suffisamment pour permettre, chez les agriculteurs qui ont assez de terre, la pratique de **la culture de la pastèque**, fortement rémunératrice. Un agriculteur de Sob a déclaré pratiquer deux campagnes de pastèques par saison (semis en juin et en août) ; mais un second prétend qu'une production trop intensive de la pastèque appauvrit les sols. Il privilégie, pour sa part, la qualité (par sélection des fruits) à la quantité. Tous reconnaissent que la culture de la pastèque permet de disposer de revenus dès le mois d'août, soit en plein milieu de l'hivernage, à un moment où habituellement les paysans n'ont plus de numéraires. Dans une configuration optimale, les rentrées d'argent se produisent aux mois de :
 - Mars : vente des bovins d'embouche ;
 - Juin-juillet : vente des bovins d'embouche (prix de vente maximal) ;
 - Août : vente de la pastèque (prix de vente maximal). Une deuxième vente est possible en octobre s'il y a deux campagnes ;
 - janvier : vente de l'arachide.
- **La restauration de la fertilité des terres** est surtout accessible aux propriétaires d'animaux (embouche et bétail, quand le troupeau stationne sur le terroir). Un champ qui est fumé enregistre des rendements en moyenne deux fois supérieurs à celui qui ne l'est pas (la combinaison fumure et pluies étant la situation idéale). Il faut noter que la consommation des tiges de mil par le bétail d'embouche ne devrait plus permettre de laisser une partie de ces résidus agricoles en plein champs sous la forme de paillis pour restituer au sol une partie de la biomasse produite. L'engrais chimique semble assez peu utilisé ; plus par les paysans pouvant dégager du numéraire pendant l'hivernage, et en fonction de l'évolution pluviométrique (quand le sol est humide). Les paysans ont intégré le fait que l'alternance de certaines cultures (mil – arachide), sur la même parcelle, affaiblit la fertilité des sols.
- Le développement de la transhumance au cours des années 1970 et 1980 a été une mesure d'adaptation très claire à la saturation des terroirs dans la zone de Niakhar. Plusieurs familles d'éleveurs ont même commencé, dès ces années, à s'installer sur ces nouveaux terrains de parcours (dans la zone sud du Ferlo notamment).
- La pratique de l'embouche remonte à une cinquantaine d'années, pour les plus anciens. L'embouche semble être, pour beaucoup, la première source de revenus. Un jeune taureau acheté 200 000 FCFA autour des mois de novembre-décembre, peut être revendu 600 000 FCFA sept à huit mois après (en juin-juillet), sachant que la somme dépensée, dans ce laps de temps, pour le nourrir et le soigner s'élève en moyenne à 100 000 FCFA. L'embouche est la clef de voûte d'un système agraire intégré. La production de fumier de trois, quatre ou cinq sujets est relativement importante. Elle est régulièrement acheminée sur les champs, à l'aide de charrettes. Les revenus de l'élevage sont investis dans l'agriculture (arachides notamment) et inversement.



Taureaux d'embouche à l'intérieur d'une concession. Village de Djohin.

- Le mil et l'arachide restent les fondements de l'agriculture et de l'alimentation sereer.
- **L'arachide** conserve une position forte dans les cultures pratiquées par les paysans. Il s'agit à la fois d'une production vivrière (aliment pour la sauce), commerciale et très utile pour l'élevage (produits dérivés) – sur ce dernier point l'arachide est plus utile que la pastèque et au moins autant que le mil. C'est pour cette raison sans doute que la pastèque ne détrônera pas l'arachide dans les productions commerciales pratiquées par les paysans.
- Les stratégies de survie et d'enrichissement s'expriment beaucoup au travers de la **diversification des activités** sylvo-pastorales et agricoles (sylviculture/charbonnage, maraîchage, culture de la pastèque, embouche ovine et bovine...). En plus des activités agricoles et d'élevage déjà décrites, l'exploitation forestière semble avoir tenté plusieurs chefs de famille particulièrement innovants. Des expériences observées en d'autres lieux (la production de charbon par des Peuls de Guinée par exemple), ont ainsi pu être réintroduites dans la zone de Niakhar. Une personne interrogée raconte ainsi comment elle est réussie à produire plus d'une centaine de sacs de charbon chaque année.
- Dans la vallée du fleuve, et à Podor en particulier, la tendance est également à la diversification des activités. Des productions telles que l'oignon, la tomate⁶, le gombo, ou encore la patate douce, qui existaient déjà avant les années 2000, ont connu un véritable essor ces dix dernières années. Des entrepreneurs privés ont également développé des cultures d'exportation, comme les melons, le maïs doux, les haricots verts et même... les tomates cerises. Ces entrepreneurs privés sont Européens (Italiens notamment) et Israéliens.⁷
- Les activités extra-agricoles semblent beaucoup plus marginales (artisanat). Les paysans parviennent à une assez forte accumulation d'argent grâce à la pratique de la culture de la

⁶ La tomate peut rapporter jusqu'à 800 000, voire 1 million de francs CFA par hectare. Elle nécessite aussi une dizaine de passages pour des traitements phytosanitaires... !

⁷ Des enquêtes sont encore à mener pour connaître l'origine (géographique) et les conditions de la main d'œuvre employée.

pastèque et de l'embouche bovine. La diversification est source d'enrichissement quand le mil et le petit bétail permettent de subvenir en grande partie aux besoins de base du ménage, et quand les capitaux circulent d'une activité à l'autre. Les paysans qui commercialisent la pastèque et les bœufs d'embouche parviennent aussi plus aisément à accéder au crédit (surtout pour l'embouche, voire les engrais (?)) et à mieux gérer la fertilité des terres (fumure du bétail d'embouche bovine).

- **La migration** est moins la marque d'une adaptation qui a échoué, qu'une stratégie d'adaptation proprement dite. Il semble que peu de villageois quittent définitivement leur terroir. Les migrations saisonnières ou de longues durées touchent la plupart des ménages. Elles permettent d'abord de soulager économiquement les ménages d'origine, notamment en fin de saison sèche. L'argent de la migration féminine sert aux besoins des jeunes filles et à la préparation du trousseau. Des premiers entretiens réalisés, il ressort que la migration des femmes, et notamment des femmes mariées, est en nette augmentation. La migration masculine de travail (fonctionnaires, salariés) et internationale pourrait être davantage favorable à des investissements productifs vers le secteur agricole. Ces types de migrations sont toutefois plus rares. Les trajectoires recueillies indiquent que les migrations, qu'elles soient rurales/urbaines ou rurales/rurales, favorisent beaucoup les transferts de connaissances et de pratiques ; les migrants étant alors des porteurs d'innovation autant que des investisseurs. C'est le cas de la culture de la pastèque à Sob, introduite par des migrants rural/rural.
- **L'élevage est fortement imbriqué à l'agriculture.** La péjoration climatique et la pression anthropique ont favorisé une dissociation géographique des deux activités (mais pas un abandon de l'élevage). La « généralisation de l'embouche » réintroduit l'élevage dans l'agrosystème sereer et produit une véritable économie des produits pour l'embouche.
- **Toutes ces adaptations restent néanmoins précaires** car 1) des accidents écologiques (forte variabilité climatique, salinisation de l'eau et des terres de maraîchage), et 2) des aléas majeurs, comme la maladie, les cérémonies religieuses ou familiales, la dispersion du patrimoine à la suite d'un décès, peuvent affaiblir fortement l'économie de la famille. Dans ces situations, le troupeau de bovins reste-t-il une police d'assurance efficace ?
- Dans une économie de marché (la production arachidière n'étant plus subventionnée et la filière ayant été désorganisée), les nouvelles opportunités économiques, produites entre autres par une meilleure pluviométrie, semblent créer des **inégalités économiques et sociales** entre les paysans jamais observées à ce niveau. Ces disparités socioéconomiques devraient s'exprimer par de fortes variations dans les capacités des ménages à atteindre leur autosuffisance alimentaire et à diversifier leurs productions commerciales. Un des derniers obstacles à ce mouvement de libéralisation de l'économie agricole est l'impossibilité culturelle et juridique de vendre des terres.

L'environnement institutionnel et les acteurs économiques

- **L'environnement institutionnel** apparaît faible : présence faible des « projets » et des services techniques de l'Etat. En revanche, l'offre d'organismes de crédit est assez importante (offre privée et confessionnelle). Même si les taux d'intérêts paraissent plutôt élevés, les éleveurs et sylviculteurs déclarent recourir parfois à des prêts pour financer leurs bœufs d'embouche et leurs arbustes. Cette question devra être approfondie : identification des parties prenantes, conditions du crédit, usagers, comportements vis-à-vis du crédit, types d'investissement...

- Dans la vallée du fleuve, la grande majorité des exploitants a recours aux crédits pour financer les campagnes agricoles (achat des semences et des intrants, location du tracteur pour les labours, achat de l'eau et paiement du « pompiste » qui gère la motopompe...). L'ensemble de ces dépenses représente à peu près 300 000 FCFA (par campagne). Un cadre de la SAED faisait remarquer que les agriculteurs affectaient souvent l'argent emprunté à d'autres fins qu'à la riziculture, pour un certain nombre de dépenses sociales (mariages, baptêmes, soins de santé...); et souvent alors ne parvenaient pas à rembourser leurs dettes.
- Il faudra évoquer également les instances décentralisées ou déconcentrées, comme le comité rural qui gère l'accès au foncier. A partir de 1996, la loi stipule que celui qui exploite la terre peut en disposer. La loi étatique légifère et les compétences sont transférées au comité rural.
- A Podor, et dans toute la vallée du fleuve, depuis le retrait de la SAED ce sont les communautés rurales qui octroient les terres aux gens. Et les règles de gestion des terres proches du fleuve (les rives) sont également établies par les communautés rurales.

Thèmes à explorer :

Suite à nos réunions du 16 avril, sur la base des premières observations des missions effectuées à Niakhar et à Podor, et tenant compte des sous-tâches du WP2 telles que définies dans le projet ESCAPE, les thèmes de recherche suivants pourraient faire l'objet d'activités de terrain spécifiques. Il s'agit globalement d'analyser les capacités d'adaptation des paysans aux :

1. Changements de long terme, climatiques d'abord, mais aussi démographiques et économiques, qui sont survenus durant ces 25-30 dernières années.

On étudiera ici les stratégies d'adaptation des paysans en termes **de diversification** et **d'intensification**, ainsi que les leviers et les contraintes qui permettent ou interdisent les évolutions. Dans la zone de Niakhar, ces stratégies s'expriment principalement par le développement de nouvelles cultures commerciales (pastèques, en plus de l'arachide) et par la pratique de l'embouche bovine. Elles semblent être contraintes (jusqu'à un certain point) par un manque de terres et un appauvrissement des sols.

Association culture / élevage... (véritable matrice du système de production dans la zone de Niakhar... ?) Et pourtant, dans les années 1970, il y a eu une dissociation géographique des activités agricoles / élevage, avec le développement de la transhumance. Et c'est maintenant (depuis une dizaine d'années que les bovins reviennent avec la pratique de l'embouche). Des solutions pourraient exister grâce à un meilleur transfert de fertilité, avec l'embouche, et grâce à un crédit rendu possible par une meilleure solvabilité/plus grande liquidité.

Dans la moyenne vallée du fleuve Sénégal, ces adaptations, par la diversification et l'intensification (retour à la culture de décrue), se révèlent avec le développement des cultures de l'oignon, de la patate douce et du gombo. Ces évolutions ont peut-être bénéficié d'un accès aux machines agricoles (tracteurs pour les labours) et à des investissements des migrants internationaux.

2. A la variabilité récente (cette dernière décennie) des précipitations et des températures.

On abordera ici les changements climatiques récents, la perception qu'en ont les agriculteurs et les éleveurs, et les façons par lesquelles ils intègrent ces nouvelles variabilités climatiques

dans leurs pratiques. A Niakhar, la pratique du sanyo semble être le marqueur d'un ajustement à l'augmentation des précipitations le plus pertinent. Dans la moyenne vallée du fleuve Sénégal, le décalage de la saison fraîche modifier le calendrier des travaux agricoles et permettre de nouvelles opportunités culturelles. Ces questions seront plus particulièrement investiguées.

Proposition de travailler sur l'année 2011... afin de savoir comment les exploitants ont géré les risques climatiques. Comment les semences ont été réalisées ? Recours aux semenciers ou non, et qui fixe les prix... ?

3. Quelles évolutions au niveau des modèles familiaux (accès, répartition et transmission des ressources...) ?

Evoquer la question de l'accès à la main d'œuvre, quand la famille n'a plus assez de bras...

La terre en héritage... quelles (nouvelles) pratiques ?

Quelles évolutions au niveau de la transmission du troupeau familial ?

Axes d'entrée proposés : l'économie cérémoniale...

Sur cette base, une première grille d'activité a été proposée. Les thèmes en ocre constituent les entrées principales de ces activités. Elles devront faire l'objet d'un rapport. Les autres thèmes doivent apparaître dans les analyses des entrées principales.